

Sous la conduite du président Christian Fileaux, préparé par Patrick Karczewski, grand connaisseur du site de Saint-Leu, et par Gérard Moyaux, très attentif au patrimoine des deux empires, le Souvenir napoléonien a organisé, du 20 au 24 septembre, un voyage qui s'inscrivait dans le bicentenaire du rattachement du royaume de Hollande à l'Empire français prononcé à la mi-1810 et qui se perpétua jusqu'à la fin de 1813. Il a été grandement facilité par les conseils et la présence quasi permanente de Danièle Pin, responsable des archives et de la documentation à la Maison Descartes (Vijzelgracht 2A, 1017 HR Amsterdam), l'Institut français des Pays-Bas dépendant de l'ambassade de France.

Les conditions matérielles du déplacement et du séjour furent excellentes, avec un logement en plein centre ville, dans le magnifique hôtel amstellodamois Krasnapolsky, à proximité aussi bien du marché aux fleurs que de la Nieuwe Kerk — la Nouvelle Église, laquelle date tout de même du XV^e siècle. Les repas, presque trop copieux, permirent la découverte de la cuisine néerlandaise, avec quelques emprunts à l'Italie et à l'Orient; furent donc fort appréciés la soupe de tomate au basilic avec des tortellini aux cèpes, le confit de canard au stampot (sorte de choucroute composée de plusieurs légumes), le roulé de feuille de chou à la saucisse, la poitrine de poulet sauté à la jambalaya et autres stroudels aux pommes avec glace à la vanille. Les fameux fromages de Hollande pouvaient être dégustés au petit déjeuner tout comme les charcuteries ou les harengs.

Deux promenades en bateau, dont l'une sous forme de dîner nocturne — avec avitaillement auprès d'un restaurant flottant chinois —, firent parcourir les canaux et découvrir la ville davantage de l'intérieur. Cela constitua également l'occasion de mesurer l'importance des vélos — presque la moitié des déplacements avec un parc de quelque 600 000 bicyclettes pour 750 000 habitants — ainsi que l'habileté des automobilistes garant leur voiture par un créneau sur le bord de quais sans rambarde. À l'extérieur, le car fut utilisé, obligeant

souvent à de longs détours pour parvenir dans les centres villes ; mais ce fut aussi un bon moyen d'apprécier l'architecture des cités ou le plat pays des moulins.

Si tous les lieux envisagés ne purent être visités, surtout à fond, de grandes institutions révélatrices de l'art et de l'histoire des Pays-Bas retinrent pendant plusieurs heures l'attention des émules de Louis Bonaparte. Ainsi en fut-il de l'Amsterdams Historisch Museum — dont le petit dépliant en français notait que le roi Louis « s'est rendu très populaire aux Pays-Bas » —, du Rijksmuseum ou de la maison de Rembrandt. À La Haye, outre le Binnenhof qui avait, la veille, accueilli la reine et le Parlement, le Meermanno — avec des collections de Lucien Bonaparte — ou, à Delft, le Legermuseum (musée militaire) permirent de retrouver une partie du passé français. Les plus téméraires gravirent la pyramide d'Austerlitz construite en 1804 par les soldats de Marmont à Woudenberg, pas très loin d'Utrecht. Enfin, le Mauristhuis de La Haye et le musée Lambert van Meerten de Delft amenèrent à mieux connaître toiles et porcelaines.

En revanche, il fut impossible de localiser la tombe du dernier grand pensionnaire, Rutger Jan Schimmelpenninck, qui devint ambassadeur en France et fut nommé comte de l'Empire : nombre d'églises furent parcourues et quelques fausses pistes suivies dans diverses villes. Mais, à La Haye, les visiteurs éprouvèrent une véritable émotion en découvrant la mention faite du roi de Hollande dans la Waalse Kerk, l'église calviniste wallonne, donc de langue française, dont il favorisa la construction en 1808 — pour remplacer celle qu'il avait attribuée aux catholiques. Des sentiments un peu semblables les animèrent lors du parcours des très belles pièces et des jardins du palais Het Loo à Apeldoorn, où les apports de Louis demeurent reconnus. De même, le très pédagogique musée Teylers d'Haarlem porte encore la trace de ses nombreux passages.

Pour préparer ou approfondir leurs visites, plusieurs des participants s'étaient munis d'ouvrages spécialisés.



La Haye et le Mauritshuis, musée de peinture portant le nom du prince Jean-Maurice de Nassau-Singen.



À Delft, un canal devant le Legermuseum.



La pyramide d'Austerlitz, pour la construction de laquelle Marmont occupa ses soldats en 1804, à proximité d'Utrecht.



*Le groupe pose devant le palais Het Loo à Apeldoorn.
Photos Jean Étèvenaux.*

Sur un plan historique, des multiples visites, observations et rencontres trois éléments sont ressortis : une revalorisation de la présence française, une certaine affection pour le frère de Napoléon et une remise en perspective du règne de Louis dans l'histoire des Pays-Bas. Ces sentiments se trouvent présents à des degrés divers, généralement de façon discrète, mais ils ne peuvent plus être niés. Le montrent bien les études comme celle menée sous la direction d'Annie Jourdan, *Louis Bonaparte roi de Hollande (1806-1810)* (voir RSN 484, p. 32) ; l'universitaire a d'ailleurs participé, avec l'historien néerlandais Jos Gabriels, à une table ronde réunissant, à la Maison Descartes, Français et Néerlandais au deuxième jour du voyage.

Les quelque vingt ans de suprématie française, très exactement de janvier 1795 à décembre 1813, se sont exercés sous des régimes différents : la République batave, le royaume de Hollande et l'Empire napoléonien. Ils ont laissé une empreinte qui, pour avoir été très chaotique au début, n'en a pas moins marqué profondément le pays au triple plan législatif, architectural et culturel. L'égalité civile a été instaurée, le style Empire s'est imposé dans les constructions et l'ameublement — même si ce fut surtout après — et, enfin, l'intérêt de l'État pour les grandes collections a permis d'heureux regroupements aussi bien de peintures que de livres.

En ce qui concerne Lodewijk 1^{er}, il fut plutôt apprécié du peuple, qui considéra « Louis le Bon » comme le père des malheureux, ce qui se traduisit par nombre de dessins, de gravures et de tableaux glorifiant sa compassion, par exemple lors de l'explosion d'un navire à Leyde en 1807 ou pendant les inondations catastrophiques de 1809 — on le vit même transporter des sacs de sable. Son action protéiforme et son souci de la concorde nationale faisaient presque oublier son origine française, même si on lui reprochait de se comporter en monarque dispendieux, avec des pratiques qui choquaient l'économe bourgeoisie néerlandaise.

Du coup, le frère de Napoléon fait figure d'introducteur de la monarchie contemporaine. Ce qui n'avait jamais été accepté à l'époque des stathouwers et des grands pensionnaires — dont les pou-

voirs restaient strictement limités tout en s'avérant conflictuels — s'acclimata dans le pays. Le grand bénéficiaire en sera Guillaume d'Orange, qui régnera jusqu'en 1840 en se coulant, en quelque sorte, dans les habits et les habitudes de Louis. Cette nouvelle majesté royale, inconnue jusque-là, avait d'ailleurs mécontenté l'Empereur des Français, peu sensible aux aspects proprement néerlandais du pays car avant tout préoccupé par la lutte contre le Royaume-Uni, à laquelle il trouvait que son cadet ne consacrait ni assez d'argent, ni assez d'hommes. Il en résulta l'abdication de juillet 1810 et le refus continuellement opposé d'une réconciliation tant que ne seraient pas pris en compte les intérêts du pays auquel Lodewijk s'était identifié.

Les participants du voyage ont ainsi pu mesurer la problématique qui ressort du règne de Louis. Ils se sont rendu compte qu'une tâche impossible lui avait été assignée et que, du coup, le conflit avec son frère se révélait inévitable. À partir du moment où il épousait la cause du pays qui lui était confié, il en venait mécaniquement à marquer sa différence, ne serait-ce que pour affirmer son originalité, contrariant du coup les plans d'un empereur qui ne voulait ni ne pouvait prendre en considération les situations particulières, surtout en temps de crise. Il ne faut en effet pas oublier que le royaume de Hollande se trouvait en état de guerre permanente, notamment avec une Angleterre certes rivale qui dépeçait son empire mais aussi alliée commerciale au moins potentielle.

Jean Étèvenaux

ILS ÉTAIENT AUX PAYS-BAS :

Joëlle BEDEL, Annie et Jean-Pierre BERGE, Marie-Thérèse et Louis-Napoléon BONAPARTE-WYSE, Huguette BRONZINI DE CARAFFA, Marie-Pierre CHAMPAGNE, Janine et Rolland-Michel CHARTIER, Marie-Claude DANTHU, Jean ÉTÈVENAUX, Christian FILEAUX, Marguerite GUILLAUME, Françoise et Bernard LABORIE, Jacqueline LEGAL, Marie-Pauline et Franck LERY, Reine et Jacques PALOMBO, Nicole et Emmanuel POUCKET, Michèle et Jacques ROGISSART.